

Les Champs Sarmates

Les Champs Sarmates

Pièce de théâtre
en trois passages
et un final sans issue

Personnages :

- Sura.
- Livio Fabiano.
- Cadmyros, Médecin.
- Aethra, Prophétesse.
- Narsès, Conseiller.
- Artas, Officier.
- Deux soldats.

Quelque part à la lisière d'un pays et d'une autre contrée, dans un camp le long d'une haute muraille.

Passage I - Le Noir Pays

La scène s'ouvre sur un décor misérable, fait de tôles découpées avec porte et fenêtre branlantes. Par la fenêtre sans vitre on distingue un crénelage et un ciel gris.

Sura est assis sur le rebord de la fenêtre, buvant le contenu d'un bol de vin chaud. Une table avec des récipients et une bouilloire.

Sura : Encore un de ces jours de froid et de pluie ... Comment peut-on supporter pareille chose quand on vient d'une terre ensoleillée ? Enfin nous allons vers le printemps ; cela seul compte. (silence) Mon pauvre Sura que fais-tu ici ? Tu obéis ; tu obéis depuis si longtemps ! Jamais, jamais tu ne discutes un ordre ; voilà pourquoi on t'a laissé vivre et t'enterrer dans cette boue puante. Tu méritais mieux ? Peut-être. Mais pourquoi faire ? Bâtir des palais pour les plus riches ; régler leurs beaux jardins, apprendre à leurs enfants à ne faiblir jamais ... Non ; ici nous veillons sur le pays des Autres. Le noir pays.
(entre Cadmyros)

Cadmyros : Salut à toi, Sura.

Sura : Bonjour l'apothicaire.

Cadmyros : Je vois que l'humeur n'est pas fameuse aujourd'hui.

Sura : Ce temps ... Mes rhumatismes et puis cette odeur que tu portes sur toi !

Cadmyros : De quelle odeur parles-tu ?

Sura : Un fumet de cadavre séché.

Cadmyros : L'humeur n'est pas fameuse : elle est exécrationnelle !

Sura : Que t'importe ... Comment va-t-Il ?

Cadmyros: Ni mieux ni moins bien que d'habitude. Tu le connais, Il veut faire cent choses à la fois ; donne un ordre, se ravise, tourne, retourne ...

Sura : La routine.

Cadmyros : Sans doute mais il décline.

Sura : Il en a vu bien d'autres, crois-moi.

Cadmyros : Certes mais sa respiration est oppressée, son pouls irrégulier ...

Sura : Fais-lui l'une de tes drogues ; une de ces potions infectes dont tu as le secret.

Cadmyros : Peine perdue ; c'est sans effet.

Sura : Alors tu lui donnes combien ?

Cadmyros : Je suis médecin et pas devin.

Sura : Nous demanderons à Aethra ; elle saura nous répondre.

Cadmyros : Oui si nous parvenons à y mettre la main dessus. On ne sait jamais où elle se trouve ; elle a le don de surgir juste derrière votre épaule. Voilà une chose pénible à la fin !

Sura : Que veux-tu ; il s'agit d'une femme et d'une prophétesse ... Au fait, tu me dois dix couronnes.

Cadmyros : Tant que cela ?

Sura : Hier tu as perdu la partie, souviens-toi et en plus fin saoul.

Cadmyros : Je ne me souviens de rien.

Sura : Des dix couronnes ou de ta muflée ?

Cadmyros : Les deux.

Sura : Bon. Tu me soigneras à l'oeil la fois prochaine.

Cadmyros : Je ne me souviens pas non plus que tu m'aies déjà réglé quoi que ce soit.

Sura : Normal. Tu perds tout le temps.

Cadmyros : Peut-être mais je ne suis pas saoul en permanence.

Sura : Je ne sais pas comment tu t'arranges, en effet. (Cadmyros va se servir d'un bol fumant. Il vient se poster sur l'autre côté de la fenêtre)

Cadmyros : Quel pays de fous ! On se demande comment ils peuvent y subsister avec cette pluie et ce froid.

Sura : As-tu remarqué qu'ils nous font la guerre et quand ils ne nous la font pas, ils se battent entre eux ?

Cadmyros : Oui, cela distrait ... (buvant d'un trait)

Sura : (riant) Quel philosophe tu fais aujourd'hui ! Veux-tu un peu plus de ce nectar des dieux ?

Cadmyros : Non, merci mon bon Sura mais je dois y retourner.

Sura : Il ne se passe plus de tes remèdes ou s'agit-il de ta conversation ?

Cadmyros : Tu sais comment sont les malades.

Sura : Non. Je sais comment sont tes malades.

Cadmyros : Toujours le mot aimable.

Sura : À ta discrétion, mon beau fossoyeur.

Cadmyros : (sortant) Méfie-toi que je ne te mitonne un petit bouillon très spécial.

Sura : Je vois : un de ceux qui font danser les héritiers ...
(silence) Sacré fils d'Esculape ! S'il n'était si ivrogne, il aurait à ses pieds toutes les riches dindes de la capitale; que dis-je de l'Empire ! (entre Artas)

Artas: Bien le bonjour, maître Sura.

Sura : Salut à toi, officier valeureux.

Artas : Je cherche Cadmyros, le médecin.

Sura : Il sort d'ici.

Artas : Il le demande. Sur l'heure.

Sura : Vraiment ? Tu as dû le manquer de peu dans l'un de ces couloirs bien sombres.

Artas : Vous dites qu'il sortait de cette pièce ?

Sura : Mais oui. Il doit être chez Lui maintenant.

Artas : (soulagé, se détendant) Bien. Bon, je vous fais confiance.

Sura : Tu as tort, l'officier. Je ne dis pas souvent la Vérité.

Artas : Encore votre ironie ... Mais je sais, moi qui vous êtes. Un homme courageux et droit.

Sura : Première nouvelle ! Serais-tu un de ces vils flatteurs que j'exècre ?

Artas : N'êtes-vous pas celui qui a tenu quatorze jours durant avec une poignée d'hommes le poste d'Antaricia ? Celui qui , couvert de blessures, a ramené les vivants et les morts après une sortie désespérée ? Vous êtes celui qui a, le premier, escaladé les murailles d'Orcanèse et planté notre enseigne sur ce rempart puis ...

Sura : Tais-toi !

Artas : Je ... Je ne comprends pas.

Sura : La gloire n'est rien ; du vent. Plus tard tu comprendras quand cette pluie t'aura pénétré jusqu'aux os comme elle sait si bien le faire.

Artas : (doux) Vous avez bien accompli ces choses, maître Sura ?

Sura : Si tu le dis. (un silence) Prends du vin chaud, l'ami.

Artas : Je ne dois pas, en service.

Sura : Imbécile. Bois au moins à Sa santé.

Artas : Là, c'est différent. (il se sert)

Sura : Est-Il vraiment très souffrant ?

Artas: Je ne sais pas, maître Sura. Très inquiet, angoissé même.

Sura : C'est l'angoisse faite homme de toute manière.

Artas : Il a tant de fardeau sur ses épaules.

Sura : Pas plus ni moins qu'un autre homme.

Artas : Voyons, Il est L'Impensor !

Sura : Il l'a été longtemps ...

Artas : À la santé de notre maître !

Sura : À la santé du soleil ; s'il existe ! (ils boivent) Hmm...
Ce vin réchauffe les entrailles mais la cannelle va nous manquer bientôt.

Artas : Si j'osais, maître Sura ...

Sura : Ose, l'ami. Ose.

Artas : Je connais un marchand ... Un de ces colporteurs qui voyagent partout.

Sura : Et bien ?

Artas : Il prétend venir de Sirmia au confluent du fleuve Hystaris avec la mer. Les épices, il en a.

Sura : De la cannelle ?

Artas : Certainement.

Sura : Il faudra payer à prix d'or.

Artas : C'est un marchand.

Sura : Tu as tout dit. (un silence) Prends-lui tout ce qu'il a ; nous en aurons besoin.

Artas : Cela va coûter beaucoup.

Sura : Ne t'inquiète donc pas. Je paierai.

Artas : Tant d'argent pour ...

Sura : Oui pour un peu de goût dans ce vin misérable. Va Le rejoindre à présent.

Artas : (saluant) Force et Honneur !

Sura : (avec un petit geste) Ne te retarde pas. (Artas sort) Après tout je donne un peu d'or à ce marchand et il me donne ... Il me donne la chaleur qui me manque. (un silence. Sura se met à marcher de long en large) Et s'il mourrait après tout ? Si la vie le quittait maintenant nous laissant tous orphelins de sa parole, de sa volonté, de ses actes ... Cela dure depuis si longtemps ; trente années et plus ... Je crois, je crois bien. Il va mourir ; c'est sûr, demain peut-être ; dans un mois ou un an sans doute ... Qu'avons-nous fait de ce pays ? Nous l'avons partagé par une

muraille. Y-a-t-il plus stupide qu'un mur ? On vit d'un côté ; on regarde de l'autre. On surveille ...

La vie se passe ainsi sous le ciel qui s'en fout. D'un côté sont les Autres, ceux que l'on redoute, ceux à qui on donne des noms estropiés ou fameux. Tous des barbares, au demeurant dont on ne sait pas grand chose ; mieux vaut ne pas savoir. De l'autre nous voici, vieille troupe usée par l'inaction et jeune garde impatiente.

Toujours on répare le mur et l'on astique les armes, la pluie tombe et l'on boit du vin chaud. À ta santé Impensor ! (il boit puis les yeux fermés il récite)

Te souviens-tu au milieu de la plaine
des années passées ici à voir ensemble retomber
le sommeil, le soleil
à chercher l'impossible gloire, l'impossible amour
au milieu de la pluie sonore et de la boue ?
Alors que le jour s'élève à nul autre semblable
que les pierres fendent sous le froid
la peur serrée dans nos manteaux
qui sentent la mort gueuse.

Et pourtant la lumière règne aussi sur ce pays ...
Et si seulement tout y était vrai ...

(entre Narsès)

Narsès : Bonjour à toi, divin Sura.

Sura : (ouvrant les yeux) Ah, voici le narcissisme Narsès !

Narsès : Toujours le mot qui pique, je vois.

Sura : Le reflet n'est point le maître.

Narsès : Nous réglerons ceci plus tard, très cher. Je sors de chez Lui ; il veut connaître l'état des choses. Le matériel surtout, l'approvisionnement et le moral des nôtres.

Sura : Il a déjà demandé tout ceci la semaine passée.

Narsès : Je suppose que cela n'a pas été assez convaincant.

Sura : Que veut-on que je dise ? Des mensonges ? Je ne sais pas flatter.

Narsès : Qui demande de flatter ?

Sura : C'est un jeu que certains savent mener à la perfection.

Narsès : Votre rapport, maître Sura.

Sura : (récitant mécaniquement) Pour ce qui est des effectifs nous avons perdu dix-huit personnes par disparition ou désertion - comme il vous plaira - trois en embuscade lors de la dernière corvée de bois de chauffe. Deux unités sont au repos chez les Tassiniens après la récente incursion au-delà du mur. Vingt-trois personnes sont malades en raison de la mauvaise qualité de la nourriture gâtée par les intempéries. Quant au matériel nous avons perdu l'un des forgerons lors d'une rixe entre balistes ce qui veut dire que nous ne pourrons pas faire réparer nos chariots avant un bon mois.

Narsès : Et le moral ?

Sura : Nous allons manquer de cannelle.

Narsès : Pardon ?

Sura : (soudain très en colère) Je dis que nous allons manquer de cannelle et s'il n'y a plus de cannelle, je ne réponds de rien.

Narsès : Voyons calmez-vous, Sura.

Sura : Comment voulez-vous boire ce vin de merde sans cannelle ? Hein !

Sura : Je ... Je n'avais pas pensé à cela.

Sura : Bien entendu. Vous êtes conseiller.

Narsès : Si le moral de tous tient à un peu de cette ... Chose.

Sura : Comment voulez-vous maintenir bon moral si l'on a froid et qu'il ne se passe rien ?

Narsès : Je ne sais pas moi. Organisez des jeux, des concours.

Sura : On pense aux jeux lorsqu'on a la panse pleine de bonnes choses.

Narsès : Vraiment la nourriture aussi n'est pas des meilleures ?

Sura : Infecte.

Narsès : Il convient d'y remédier.

Sura : Ah oui ? Alors il faut commencer par disperser tout cet essaim de fournisseurs qui s'engraissent aux dépens de nos assiettes. Certains sont fort bien connus de vous, je crois.

Narsès : Vous allez trop loin, Sura.

Sura : Et vous, vous profitez de son état de faiblesse.

Narsès : Vous le critiquez ?

Sura : J'ai des yeux pour voir.

Narsès : Il se pourrait que bientôt vos yeux ne voient plus rien.

Sura : Je ne crains pas vos menaces ; surtout les menaces d'un conseiller.

Narsès : (avec un petit rire) Et bien au moins il y a ici quelqu'un pour me contrer.

Sura : Je n'ai que faire de vous et de vos manigances ; je suis le plus ancien parmi les nôtres. Bientôt j'aurai le droit de partir où je voudrai mais avant cet instant béni vous écouterez ce que j'ai à vous dire.

Narsès : Je vous écoute.

Sura : Le moral est mauvais ; cela vous le savez aussi bien que moi. Personne ne veut plus faire ce métier de chien de garde, ni les vieux parce qu'ils sont usés, ni les jeunes parce qu'ils aspirent à une vie plus brillante. Ils veulent l'or tout de suite ! Vous leur avez tant menti, tant promis sans rien voir venir qu'ils sont prêts à abandonner leurs postes pour suivre le premier beau carrosse doré. Ils sont si écoeurés qu'ils se disperseront comme des étourneaux devant une nuée d'orage.

Narsès : Ces paroles sentent la trahison !

Sura : À votre aise. Voulez-vous que l'on en parle plus avant avec une arme, derrière le mur ?

Narsès : Je ne me battraï pas contre vous.

Sura : Tiens donc !

Narsès : Je vous ferai traduire devant le Haut Conseil.

Sura : Lui vivant, cela m'étonnerait.

Narsès : Vous êtes bien sûr de vous, maître Sura !

Sura : Quand vous le reverrez, posez-lui la question : qui vous a sauvé la vie devant Singare ?

Narsès : (soudain très froid) Je comprends ; j'attendrai.

Sura : Voilà qui est bien dit, conseiller Narsès. (un silence)

Narsès : À part cette ... Cannelle ... Que vous faut-il de plus ?

Sura : Certains demandent des femmes en plus grand nombre.

Narsès : Cela peut s'arranger.

Sura : Meilleure solde ; bien entendu.

Narsès : Pour ceci il faudra patienter.

Sura : Je m'en doutais.

Narsès : Autre chose ?

Sura : Une vraie bataille, pour changer.

Narsès : Nous avons des accords avec les Autres.

Sura : Même ça vous l'avez fait !

Narsès : Et alors, nous sommes en paix non ?

Sura : Cette paix là ne dure jamais bien longtemps.

Narsès : Préférez-vous que l'on revienne à ces conquêtes inutiles et coûteuses en vies humaines ? Désormais nous faisons du commerce avec ces gens et ils viennent à nous.

Sura : Ils contemplent surtout nos richesses avec l'oeil du chat sur la souris dodue.

Narsès : Vous êtes d'un autre âge, Sura.

Sura : Peut-être suis-je trop vieux, en effet mais je sais que l'homme demeure jaloux de ce qu'il ne possède pas. Ceux-là veulent nos places et si nous les leur donnons ...

Narsès : Vos craintes sont insensées.

Sura : Là encore, il suffira d'attendre (un silence) ... Croyez-moi, ce mur ne sert à rien. Jamais il n'aurait fallu le construire pour nous séparer ; on peut se battre, jamais détruire l'autre.

Narsès : Voyons, sans le mur comment ferait-on pour contrôler quoi que ce soit ? Percevoir les droits, les taxes, vérifier qui fait quoi, qui veut mal faire ou nuire ?

Sura : (épuisé soudain) C'est juste ; j'oubliais.

Narsès : (trionphant) Vous ! Un idéaliste, après tout ce temps.

Sura : Il reste une chose, conseiller Narsès.

Narsès : Elle vous sera accordée si elle est raisonnable.

Sura : Allez en enfer et ne revenez pas.

Narsès : (se préparant à sortir) On vous arrachera la langue un de ces jours, maître Sura.

Sura : Il faudra beaucoup de monde pour le faire mais au moins, moi, on m'ôtera ce que j'ai. (Narsès sort vivement) Ah ! Je parie que sa mère est une brave femme ! (il se reposte à la fenêtre et se remet à boire) C'est aujourd'hui qu'arrive la relève. Avec un peu de chance la paye sera là aussi ; cela va mettre un peu d'entrain dans ce borborygme. Les vieux vont se distraire aux dépens des nouveaux, il y aura quelques tonneaux à mettre sur le flanc et avec un peu de grâce la mère Sistinia aura des frimousses nouvelles ... Qui sait ; l'ami Soriano aura peut-être pensé à m'envoyer un livre ou deux ... De la Poésie ... Enfin ce qu'il en reste parceque désormais on fait dans le genre en morceaux ... Oui c'est cela, j'entends du bruit. (entre Livio avec deux soldats)

Livio : (saluant) Relève à la garde, seigneur.

Sura : C'est bon. C'est bon. Vous n'êtes que trois ?

Livio : Huit en tout, seigneur.

Sura : Seigneur est de trop ; appelle-moi Sura.

Livio : Oui, seigneur Sura.

Sura : Qui t'envoie ?

Livio : Le Prétoire.

Sura : (tournant autour de Livio et contemplant sa tenue jaune flambante neuve) Bigre ! Quel joli passereau que voilà ! Ton nom ?

Livio : Livio Fabiano, seigneur Sura.

Sura : Sura tout court te dis-je ! Fabiano ... J'ai connu un Ammien Fabiano en Orient du temps de ...

Livio : C'était mon grand-oncle.

Sura : Tu dis c'était ? Il est donc mort !

Livio : Oh oui ! Il y a très longtemps, Sura ; après une retraite bien méritée.

Sura : Prends ça, Sura ! Vous deux allez aux quartiers neufs. Toi, Livio reste avec moi. (les deux soldats sortent) Livio... Livio; ma foi te voici bien beau dans ta tenue jaune. On dirait un Loriot. Tu sais, cet oiseau jaune et noir qui se cache dans les arbres le long des rivières.

J'ai mis longtemps à en voir un ! J'étais très jeune, encore un enfant, au moment de la mort de mon grand-père. La seconde fois c'était juste avant de perdre mon père. Je les crains un peu, je crois ; cela se comprend, non ? De toute manière mes yeux ont faibli, je ne peux plus les distinguer de loin. Le prochain c'est toi qui le verras.

Livio : Mon vêtement vient d'être fait ; ma mère me l'a offert avant le départ.

Sura : Je le vois bien. Toutes les mères font cela pour leur fils qui

vient ici. Bienvenue aux Champs Sarmates. (il lui tend un bol de vin chaud et ils boivent en silence)

Livio : Hmm ! C'est bon ! Cela réchauffe.

Sura : Si l'on veut. Tout dépend du vin et du froid qu'il fait.

Livio : Quel est le travail ici, maître Sura ? On se bat souvent ?

Sura : (riant) Mais qu'est-ce que tu croyais ? Te tailler une part de gloire dès ton arrivée ? Le travail ne manque pas, au contraire, dans ce cul de basse fosse et si j'étais toi, je rangerais ma belle tenue jaune pour revêtir des habits plus commodes.

Livio : J'ai cela aussi ; ma mère a tout prévu.

Sura : On croit rêver ! En fait on passe beaucoup de notre temps à recopier les actes et les proclamations, à faire l'intendance, l'inspection tous les jours, la manœuvre le jeudi. On répare le mur sans cesse et on attend.

Livio : Qu'est-ce que l'on attend ?

Sura : On attend les ordres, la relève, la paye - ça on attend longtemps - et aussi le moment des repas.

Livio : Ma mère prétend que l'on mange très mal quand on est dans une troupe forte.

Sura : Nous sommes une troupe très puissante. (silence)

Livio : (dépité) Et c'est ainsi que l'on sert l'Impensor !

Sura : J'en ai bien peur. Tu t'y feras.

Livio : Alors il n'y a jamais de batailles rangées, de campagnes splendides avec toutes les armes et ...

Sura : Pourquoi es-tu venu, Livio ? Pour te mettre à l'abri quelque temps ? Une affaire de femme épouse de quelqu'un de haut placé peut-être ? Une dette de jeu ?

Livio : Non. Non, pour servir.

Sura : Tu es pire que ce que j'imaginai ! Ce lieu est un lieu d'exil mon pauvre jeune ami et tu y es pour les meilleures années de ta vie.

Livio : Cela ne se peut ! Pourquoi, alors, notre maître y demeure-t-il ?

Sura : Voilà une chose qu'il faudrait lui demander ... (entre Aethra, dans leur dos) Ah ! Soudain ... Ce parfum ! Elle est là ...

Livio : Qui donc est là ?

Sura : (se retournant vivement) Je savais. Aethra est ici ! Je reconnaîtrais cette douceur au milieu de la mer !

Livio : Je ne vois personne. (Aethra rit doucement)

Sura : Sois patient veux-tu ... Alors tu es revenue ?

Aethra : Comme tu le vois.

Sura : Pour longtemps, j'espère. C'est si morne sans toi pour deviser.

Livio : Mais à qui parlez-vous donc ?

Sura : Aethra ne se laisse pas regarder par n'importe qui.

Livio : Je ne suis pas n'importe qui !

Sura : À elle seule d'en décider.

Aethra : Qui est ce beau jeune homme ?

Sura : Un nouvel arrivé de la capitale, plein d'illusions je crois.

Aethra : Comme tu l'étais autrefois lors de ta venue ; tout jeune toi aussi.

Sura : Je suis vieux désormais.

Aethra : Je ne te vois pas ainsi.

Sura : Tu es bonne, Aethra mais les ans ont passé.

Aethra: Je ne sais de quoi tu veux parler.

Sura : Tu n'as pas d'âge.

Livio : Maître Sura !

Sura : Tais-toi, veux-tu ! Pourquoi es-tu réapparue ?

Aethra : Ton maître va mourir. Bientôt.

Sura : Je le sentais. Les signes sont là, partout , n'est-ce pas ?

Aethra : Oui, dans le ciel on a vu ce matin un filament de feu ; il y eut une clameur quand la terre s'est entrouverte pour le saisir. Deux aigles enlacés sont tombés morts au pied du frêne sacré

dans la forêt de Talberg, la lointaine. Chez toi, en cette ville de ton empire, la foudre s'est abattue sur la statue de cet homme et l'a mise à bas, en morceaux.

Sura : L'Impensor va mourir !

Livio : Que dites-vous maître Sura ?

Sura : Une époque s'achève, Livio. (un silence) M'aideras-tu contre mes ennemis, prophétesse ?

Aethra : Tu n'as pas d'autre ennemi que toi-même, Sura. Ceux qui ne t'aiment point sont faits de brume. Ils s'en iront au loin, dispersés, comme le fait cette chose impalpable et toi aussi tu partiras.

Sura : Veux-tu me dire ce qui va advenir ?

Aethra : Pas maintenant. Laisse-le donc mourir et les fils des destins seront tous dénoués.

Livio : Je distingue une forme à présent, une forme légère ; un parfum capiteux!

Sura : Je ne veux pas te quitter. Je suis resté pour toi.

Aethra : Tu le feras pourtant.

Sura : Et que vivrai-je alors ?

Aethra : Ce que tu auras décidé sans souci de la tombe, sur l'aile du vent léger. (elle disparaît)

Livio : Elle s'est anéantie ! Je ne distingue plus cette forme.

Sura : (tristement) Oui. Elle a fui encore comme elle le fait si bien.

Livio : Qui ... Qui est cette ... Aethra, maître ?

Sura : Un être cher.

Livio : Un fantôme ?

Sura : Non. Je ne crois pas ; en tous les cas elle ne nous veut aucun mal. Pourtant elle aurait bien des raisons de le faire.

Livio : Comment l'avez-vous connue ?

Sura : C'était il y a longtemps; j'avais à peine un peu plus que ton âge et nos forces ont envahi cette contrée sauvage. A notre tête se tenait l'Impensor, sûr d'une victoire à la mesure de son courage.

Livio : Cela devait paraître enivrant !

Sura : O combien ! Mais les Autres sont nombreux et ils savent se battre.

Livio : Racontez-moi ! Vous avez échappé à la mort ?

Sura : Assurément. Ils étaient venus, silencieux, profitant des ténèbres de la forêt antique. Les nôtres étaient terrifiés et notre maître dut se mettre à leur tête pour que l'on s'avance à nouveau. As-tu déjà pénétré dans ces contrées terribles ? Le soleil ne parvient pas à percer l'épais manteau des arbres toujours verts. On se bat dans la pénombre comme en un cauchemar ...

Livio : Que se passa-t-il ?

Sura : En silence, comme à l'accoutumée, ils nous ont encerclés

et criblés de leurs armes. Cette fois encore nous avons échappé grâce à la rapidité de nos montures. Nous sommes revenus avec des renforts pour dégager nos amis ; le combat a duré presque toute la nuit suivante.

Livio : Et c'est alors qu'Aethra fut capturée ?

Sura : Non. Elle est venue d'elle-même parmi nous, couverte de sang et de fange, au milieu des morts et du carnage. On ne sait si elle avait subi leur violence mais elle ne sourit pas.

Livio : Quelle étrange histoire !

Sura : Et elle n'est pas conclue, Livio. Après cela, elle s'est mise à danser au bord des feux allumés pour réchauffer nos corps brisés de fatigue et de peur ; son corps splendide presque nu. Je voulus la saisir mais elle me repoussa, comme elle repoussa chaque homme qui désirait la retenir auprès de lui. Plus tard, elle se donna à chacun de nous sans faire de différence aucune ...

Livio : Qui est-elle vraiment ?

Sura : Une prophétesse. Tu l'aimeras toi aussi.

Livio : A-t-elle été l'amante de l'Impensor ?

Sura : Je le crois. Il n'en parle jamais et je crois aussi que c'est la raison de sa présence.

Livio : Il n'a pas voulu retourner chez nous.

Sura : Il n'a pas pu le faire, plutôt. Le connais-tu ?

Livio : Non. Je l'ai vu une fois; j'étais très, très jeune et j'ai le souvenir d'un tout petit homme impassible qui s'inclinait en

passant les portiques comme s'il était trop grand pour pouvoir en franchir le seuil.

Sura : Tu le décris fort bien, ma foi.

Livio : Est-il si cérémonieux ?

Sura : Il a une haute estime de sa personne et une forte tendance à la cruauté.

Livio : Vous le connaissez donc par cœur.

Sura : Qui peut prétendre connaître celui qui possède le pouvoir, ce pouvoir ? Aethra, peut-être, le connaît-elle ...

Livio : Il va mourir cependant et tout semble si calme.

Sura : Dis-toi qu'un jour sans mouches veut dire qu'ailleurs se tient grande charogne.

- NUIT -

Passage II - Le Maître est mort.

Même décor ; les deux soldats sont assis par terre et jouent bruyamment aux dés.

Premier soldat : (remuant les dés) Tiens, je vais te plier avec celui-ci !

Second soldat : J'en ris d'avance.

Premier soldat : (jetant les dés) À moi les cordons de ta bourse.

Second soldat : C'est plutôt la tienne dont je vais voir le fond! Ah ! Qu'est-ce que je disais !

Premier soldat : Quelle poisse ! Tu as une de ces veines aujourd'hui ! Es-tu sûr que ta femme t'est fidèle ?

Second soldat : Tu me paieras cela, cochon d'orient ! (il fait le geste de lui donner un coup)

Premier soldat : Fais comme moi, une femme dans chaque camp.

Second soldat : C'est ça ; avec la paye que l'on nous donne.

Premier soldat : Pourquoi crois-tu que je joue aux dés ?

Second soldat : Alors j'affame quelques-uns de tes gnares ?

Premier soldat : À coup sûr.

Second soldat : (réfléchissant puis balançant quelques pièces) Je veux bien être traité de cocu mais pas d'affameur !

Premier soldat : (étreignant son collègue) Ah ! Le geste ! Le geste ! Et dire que c'est mon pote ! Sur ma caboche de vétéran et sur la vie de cette teigne de Sura, je te revaudrai ceci au centuple.

Second soldat : (se dégageant) N'en fais pas trop tu veux ! Au centuple ... Mmouais.

Premier soldat : (feignant l'offensé) Tu ne me crois pas, peut-être ?

Second soldat : Mais si, mais si.

Premier soldat : Tiens, au combat, je te couvrirai.

Second soldat : Il faudrait pour ce faire qu'il y en ait, du combat.

Premier soldat : Il y en aura bientôt .

Second soldat : Si tu le dis ...

Premier soldat : On est des soldats, pas vrai ? Un soldat sert à se battre ou alors ...

Second soldat : (absorbé à compter ses gains) Pour sûr ... Oui-da ...

Premier soldat : On est faits pour vaincre l'ennemi. Tous les ennemis.

Second soldat : Tu oublies que l'on doit aussi monter la garde.

Premier soldat : Ah ! Oui, la garde.

Second soldat : Et la garde, il n'y a rien de plus ennuyeux.

Premier soldat : À mourir !

Second soldat : Par le train qui court on ne fait même que cela, monter la garde.

Premier soldat : Hélas ! (un silence) Mais alors, nous sommes payés à attendre !

Second soldat : Et la lumière fut !

Premier soldat : Moque-toi ! Plaisante ! On nous transforme en potiches et cela ne te fait ni chaud ni froid.

Second soldat : Froid surtout. Moi quand je ne bouge pas j'ai froid aux mains et aux pieds.

Premier soldat : Moi j'ai froid partout.

Second soldat : Surtout au cerveau apparemment ! (il rit)

Premier soldat : Ça va bien maintenant! Je ne suis pas débile.

Second soldat : Juste une question de temps, mon vieux.

Premier soldat : Je ne sais pas pourquoi j'écoute tes fadaises.

Second soldat : Tu m'écoutes parce que tu n'as rien d'autre à faire. Tiens, prends du vin chaud.

Premier soldat : Bonne pioche ! Ils y ont mis la cannelle ?

Second soldat : Oui et les autres épices aussi . Ah ! S'il n'y avait pas ce breuvage !

Premier soldat : Ce serait l'émeute !

Second soldat : Le massacre ! (ils boivent)

Premier soldat : Il paraît que le Grand Cerf va mal.

Second soldat : Plus bas, veux-tu. Je ne souhaite pas prendre cent coups de nerf de bœuf sur les épaules.

Premier soldat : Ben quoi ; c'est ainsi qu'on l'a toujours surnommé notre Impensor. C'est affectueux.

Second soldat : Je ne suis pas certain qu'il apprécie.

Premier soldat : Nous sommes un peuple libre.

Second soldat : Alors, homme libre, va le lui dire toi-même que notre paye n'est toujours pas versée, que l'on s'ennuie à crever dans ce trou boueux à garder ce mur imbécile et que même le vin que l'on boit a goût de pisse d'âne si l'on n'y met quelques putain d'aromates achetées à prix d'or.

Premier soldat : C'est pas toi qui règle la note, c'est maître Sura.

Second soldat : Au moins il sert à autre chose qu'à aboyer des consignes.

Premier soldat : (prenant le second à la gorge) S'il y a une chose

que je peux pas encadrer ce sont les langues de pute ! Sais-tu qui est Sura, porc à jambon ?

Second soldat : Hé ! Oh ! Calme ! Tout doux ! Je l'ai pas insulté ton Sura. C'est un chef et tu sais, moi, les chefs...

Premier soldat : Il en faut.

Second soldat : Oui, il y en a.

Premier soldat : Sura, il est pas comme les autres.

Second soldat : Tu vas lui faire ta déclaration d'amour bientôt ?

Premier soldat : Je crois qu'un de ces jours je vais prendre ton crâne pour une coquille de noix.

Second soldat : Faudrait savoir ! Tu te dis prêt à me protéger du danger et après tu veux me faire ma fête.

Premier soldat : (gravement) L'un n'empêche pas l'autre. Qui aime bien châtie bien. (un silence)

Second soldat : Bon. Soit. Qu'est-ce qu'il a de particulier ce Sura ?

Premier soldat : D'abord c'est le plus âgé des vétérans.

Second soldat : Bah ! Il suffit d'attendre pour ceci.

Premier soldat : Oui quand on est une lavette dans ton genre à jouer aux dés et à se remplir la panse. Lui, il a été de toutes les castagnes.

Second soldat : C'était il y a longtemps. On vit dans la paix maintenant.

Premier soldat : Ouais. Dommage.

Second soldat : Allez, ne nous plaignons pas trop. Les campagnes c'est épuisant : on marche tout le temps avec une tonne de merdes sur les épaules. Que dis-je on marche ; on court ! On monte le camp, on le démonte ; on comprend rien aux ordres. On se fait attaquer de tous les côtés ; on dérouille quoi ! Après ils discutent entre eux pendant qu'on enterre nos morts et on fait la paix. Les chefs te disent banco, te filent une médaille puis tu rentres chez toi. Là tu dérouilles encore parce que ta douce et tendre s'est mise à la colle avec le voisin ou le collègue de bureau ; normal vu qu'ils te croyaient mort à la guerre. Alors il y a pas deux solutions : soit tu en fais du hachis, soit tu rempiles après une de ces cuites les plus phénoménales de la création.

Premier soldat : (lui enlevant son bol) Tu devrais pas trop forcer sur le poupou, mon gars. Après tout est-on bien sûr qu'ils y mettent que de la cannelle ?

Second soldat : Quelle chienne de vie !

Premier soldat : Ben oui mais c'est la vie.

Second soldat : Tu en as beaucoup des nunucheries de cette sorte ?

Premier soldat : Tout plein.

Second soldat : Garde-les bien pour toi et quelles te tiennent chaud. (un silence)

Premier soldat : Sura est un homme bien.

Second soldat : Vraiment ?

Premier soldat : Comme je te le dis.

Second soldat : Voilà qui est rare de nos jours.

Premier soldat : Il n'a qu'une parole.

Second soldat : Alors là !

Premier soldat : Tu ne me crois pas ?!

Second soldat : Ben, à vrai dire ...

Premier soldat : Je vais te raconter une chose ; une seule chose parmi toutes celles accomplies autrefois. Mais avant tu vas jurer de ne pas le répéter partout comme tu sais si bien le faire.

Second soldat : Juré sur un double six.

Premier soldat : Je préférerais sur la tête de ton père.

Second soldat : J'ai pas eu de père.

Premier soldat : Alors celle de ta mère.

Second soldat : Si tu veux à part que j'ai jamais connu plus sale caractère.

Premier soldat : Voilà. C'était au moment de la première campagne, la plus dure, la plus longue.

Second soldat : Tu l'as faite ?

Premier soldat : Et comment !

Second soldat : Raconte.

Premier soldat : Il a fallu lutter sans cesse, en pleine forêt sous une pluie battante ; durant des heures nous étions sans pouvoir bouger, prenant à peine du sommeil pour atteindre enfin leur forteresse : la ville de Sarmigétès. On l'a prise et incendiée ... Puis on a atteint le fleuve Histaris qu'il a fallu traverser en construisant des ponts de bois. Les Autres nous attendaient sur la rive opposée et ils se succédaient pour nous arroser copieusement pendant qu'on travaillait à fixer les poutres de ces fichus ponts.

Second soldat : Le genre de situation que j'apprécie ; on te canarde et tu peux pas riposter.

Premier soldat : On en a perdu du monde et plus personne voulait y aller, tu t'en doutes. Les officiers nous ont menacé des pires gracieusetés; rien n'y a fait.

Second soldat : Et l'Impensor qu'est-ce qu'il disait ?

Premier soldat : Rien. Il regardait cela de son œil sombre et il ne pipait pas un seul mot ... En face déjà ils triomphaient, se payant notre tête ; certains nous ont même montré leurs fesses !

Second soldat : Alors ! La suite !

Premier soldat : Voilà t'y pas que le Grand Cerf fait un geste vers Sura du genre " je te pointe, tu y vas". Et sais-tu ce qu'il a fait le Sura ?

Second soldat : Parle bon sang !

Premier soldat : Il s'est dévêtu jusqu'à la ceinture, il a pris une bonne hache de bûcheron qu'il a planté sur une grosse poutre laquelle il a flanquée à l'eau pour s'y mettre dessus et traverser le fleuve depuis l'extrémité de l'un de ces foutus ponts.

Second soldat : Tu me dis une histoire pour belle-mère !

Premier soldat : Que non, mon beau prince ! Tu aurais vu cela ! En face ils étaient médusés, bouche bée les pèlerins ! En deux lampées de cette sale vinasse il était sur leur rive et commençait à leur faire tâter de sa cognée.

Second soldat : Tout seul ! A lui tout seul !

Premier soldat : Comme je te le dis mon vieux ! Alors quand on a vu son train, nous tous, ce fut une de ces clameurs ! On s'est tous mis sur le pont, s'emparant de la moindre poutre, de la moindre planche qui traînait ; on s'est fichus à la flotte et on l'a rejoint pour leur mettre sur le portrait.

Second soldat : Pas possible ! Pas possible !

Premier soldat : Oh que si ! Cet animal de Sura qu'il nous engueulait encore ! J'ai failli attendre qu'il nous disait et qu'il faut tout faire ici et que l'on est mal secondé dans cette troupe de nymphettes et j'en passe ... Bref, on leur a pétié la gueule façon princesse.

Second soldat : Et l'Impensor ?

Premier soldat : Lui, il riait à gorge déployée ; aux larmes tout comme les officiers. Après ceci on a eu double prime pour s'être

bien battus et dix jours de corvée supplémentaires pour insubordination. Le Grand Cerf il voulait en faire saigner quelques-uns, pour l'exemple, mais Sura l'a convaincu de ne pas le faire.

Second soldat : Ben vrai, c'est un sacré type ce Sura !
(entre Sura)

Sura : Ah ! Vous voilà, les deux inséparables. On va vous marier un de ces jours ! (il les regarde sous le nez) Et on me gardera un petit ! Hein ! Hein ! Et ça joue encore aux dés, comme de juste. Levez-moi vos augustes postérieurs de là et allez chercher un peu de bois pour les feux de veille ! Exécution ! (ils se lèvent et s'avancent pour sortir. Au passage Sura confisque un bol de vin) Je te le garde pour le retour. Tu en auras besoin mon petit cœur ! (ils quittent la scène en maugréant - silence)

Ah ! Cet exil ! Que cet exil me pèse ... Quand vais-je à nouveau rejoindre tous les mondes ? Me dissoudre dans l'Espace ? Ici tout est lourd, fugace et incertain. Tout est cruauté ... Et toi, toi dans ton exil doré que fais-tu pour ressembler au monde, pour défendre ceux qui sont sans le ciel ? Tu écris des choses vaines ou tu dors. Mais je dis, je raconte, j'exige en vain. Comme tant d'entre nous je voulais gloire et céleste fortune, comme trop d'entre nous ma jeunesse perdue s'est passée dans un palais vide où quelques ombres furtives m'accompagnaient sûrement ... (silence)
Désormais que m'importe puisque la pluie s'est emparée de toute terre ; mon regard ne voit rien au-delà de sa robe grise et mouvante. Il y a peu encore je l'empêchais de couler dans mes yeux, sur mes lèvres ... Oui, jeunesse perdue, visages que j'ai laissés partir, gestes que je n'ai pas accomplis, vous me manquez !

Cadmyros : (entrant) Alors ! Où en es-tu de ta philosophie ?

Sura : Tu étais là ! Tu m'espionnais !

Cadmyros : Tu sais bien que j'adore écouter aux portes. Observer ces petits riens qui te racontent nos maladies. Si, si cela sert beaucoup, crois-moi.

Sura : Je mange tes maladies !

Cadmyros : Te décideras-tu un jour à devenir aimable ?

Sura : Quand je serai froid.

Cadmyros : Je vois. (silence) On va l'avoir cette cannelle? Parce que sinon ...

Sura : Je sais ... Je sais. Un soiffard comme toi, un ivrogne pareil ne saurait s'en passer.

Cadmyros : Alors nous sommes deux avec toi ! Que dis-je, toute notre joyeuse confrérie marche avec ce pieux mélange. Sérieux, l'ami, tu en as trouvé ?

Sura : Oui. Je crois.

Cadmyros : Ah ! Voilà qui me rassure. (un silence) Les hommes n'en peuvent plus et tu ne l'ignores pas.

Sura : Je connais les hommes un par un.

Cadmyros : Ils sont inquiets. Quand il ne sera plus là ...

Sura : Tu ne l'expédies pas un peu trop vite ?

Cadmyros : C'est la fin cette fois. Tous les jours je lui donne ce suc de pavot, de la digitale. Il est courageux et il souffre sans se plaindre.

Sura : Il en a fait souffrir beaucoup.

Cadmyros : Tu parles de qui ? De quoi ?

Sura : Tu ne l'as pas connu plus jeune ; au sommet de sa force et de son orgueil.

Cadmyros : Certes non.

Sura : Nous étions comme frères en ces temps.

Cadmyros : Et il t'a écarté.

Sura : Pire que cela.

Cadmyros : Dis-moi.

Sura : En quoi cela te regarde ?

Cadmyros : À quoi bon avoir un ami ?

Sura : (souriant) Dit-on des choses tristes à ses amis ? Est-on fait pour les abandonner dans une terre inhospitalière, au plus profond de la tristesse qui vous broie le cœur ?

Cadmyros : Un ami est fait pour tout entendre de l'ami. Il accepte parce qu'il comprend et s'il ne comprend pas, il écoute sans juger ou maudire.

Sura : Peut-être.

Cadmyros : À coup sûr. Du moins est-ce ainsi que je conçois l'affaire. (un silence) Suis-je ton ami, Sura ?

Sura : Je ne te dois rien.

Cadmyros : Bien sûr que si. Tu me dois ta vie que je n'ai pas encore sauvée par mon art ; ce qui ne tardera guère au rythme où tu te ronges le tempérament. Quant à moi je te dois la mienne, de vie.

Sura : Oublie cela veux-tu.

Cadmyros : (riant) Bien entendu ! Le magnanime ! À quoi joues-tu seigneur Sura ? Souviens-toi quelque peu.

Sura : Je n'encombre pas ma mémoire avec de telles choses.
(entre Artas)

Artas : Bien le salut à vous. Suis-je importun ?

Cadmyros : Mais non, l'officier. J'allais rappeler à notre cher Sura comment il m'avait sauvé la vie ; il semble que sa mémoire ressemble à un crible à propos de ces choses "inutiles".

Artas : (souriant) Maître Sura n'aime pas la gloire, en effet.

Sura : Vous êtes de beaux parleurs ; la gloire quoi de plus passager ?

Artas : J'aime la gloire ; elle m'habille de neuf.

Cadmyros : Tu l'entends, l'ami ? Nous en sommes tous affectés, tous !

Sura : Soit. Admettons que cette chose nous apporte un peu de la chaleur qui nous fait défaut. Mais ...

Cadmyros : Mais ?

Sura : Elle brûle tel un feu de paille et il n'en reste rien.

Artas : Vous voilà bien amer.

Sura : J'ai mes raisons.

Artas : (se tournant vers Cadmyros) Je veux bien entendre votre récit.

Sura : Aucun intérêt.

Artas : Racontez-moi même si cela n'a plus d'importance.

Cadmyros : Tu veux bien l'ami ? (Sura se tourne vers la fenêtre, ostensiblement) Tu vois, l'officier, il bougonne mais il va dresser l'oreille au cas où j'oublierais un point de détail.

Sura : (buvant à petites gorgées) Incorrigible perroquet !
Commère insatiable ...

Cadmyros : Ce fut lors de la deuxième campagne, celle qui faillit tourner au désastre. Nous étions mal préparés.

Sura : Oh oui ! Je l'avais dit pourtant.

Cadmyros : Ne m'interrompt pas et ne me fais pas le coup du cœur des plaignantes.

Sura : Va, parle.

Cadmyros : On s'approchait de leur capitale et leurs forces nous assaillaient en permanence. Ils sont redoutables ces cavaliers ; on

dirait des frelons qui viennent l'un après l'autre te planter leur dard dans la peau. Ils tournent, s'assemblent, fondent sur toi puis s'égayent comme une nuée d'étourneaux et toi, tu comptes tes morts. (silence)

Artas : (sombre) J'ai connu cela, moi aussi.

Cadmyros : Donc il fallait à chaque halte construire des protections, des batteries où l'on se renfermait le soir venu. Et la nuit ! La nuit c'était pire car ils se glissaient dans les ténèbres pour nous emporter des hommes que l'on retrouvait, au matin, morts et mutilés.

Sura : Nous faisons la même chose quand on en prenait quelques-uns, non ?

Cadmyros : Certes. Échange de bons procédés.

Artas : Ces monstres ne sont pas comme nous.

Sura : Détrompe-toi. Ils saignent tout autant.

Cadmyros : Un matin, la brume recouvrait tout ; on était en octobre. Plusieurs bastions avaient été assaillis dès les premières lueurs de l'aube et comme bon nombre des nôtres souffraient de blessures graves, j'ai parcouru la plaine pour leur porter secours, d'un retranchement à un autre retranchement. La plupart du temps je ne pouvais rien faire ; plaies trop profondes ou trop de sang perdu. Je fis ce que je pus ... (silence)

Sura : Allez, finissons-en.

Cadmyros : Je parvins au bastion le plus éloigné ; du moins je le

croyais dans cette brume épaisse. Là se tenait notre ami avec quelques-uns qui restaient à ses côtés. J'en pansai deux ou trois .

Sura : Trois, plus moi-même.

Cadmyros : Tu vois, l'officier ; je t'avais dit qu'il ne pourrait s'empêcher de babiller.

Sura : Je rétablis la vérité, voilà tout.

Cadmyros : Parce que je mens peut-être ?

Sura : Mais non, mais non serpent d'hypocrite ; tu brodes, à tout va.

Cadmyros : Il sera beaucoup pardonné. Or donc on n'y voyait rien ... (grand silence)

Sura : Et bien, tu accouches ?

Cadmyros : Tu m'as vexé !

Sura : Allons, allons ; pour si peu ...

Cadmyros : Je ne suis ni serpent ni hypocrite.

Sura : Bien entendu. Pas vrai, l'officier ?

Artas : (amusé) Non, vous n'êtes pas serpent et hypocrite.

Cadmyros : (tournant les talons) Tu feras le récit toi-même, cracheur d'encre !

Sura : Qu'ai-je entendu ? Ai-je bien entendu là-contre ?

Cadmyros : Parfaitement ! Cracheur d'encre ce qui vaut bien serpent d'hypocrite !

Sura : Sac à vin ! Boîte à pilules ! Scie-moi la jambe !

Cadmyros : Poisson pané ! Outre en folie ! Tranche-melon ! (ils s'empoignent)

Artas : (les séparant) Voyons ! Allons voyons ! Vous n'allez pas vous battre, entre amis.

Sura : Lui, mon ami ?

Cadmyros : Plutôt humer l'haleine d'un chacal !

Artas : N'avez-vous pas honte, alors qu'il se meurt ?

Sura : (soudain calmé) Tu as raison, l'officier. (il tend sa main à Cadmyros sans le regarder)

Cadmyros : (prenant la main de Sura) On se conduit comme des gamins.

Artas : Puis-je avoir mon récit ?

Cadmyros : Je lui ai demandé si ce bastion était le dernier sur la ligne et il m'a répondu que non ; un autre plus avant avait dû être abandonné sous l'assaut précédent. J'ai décidé de m'y rendre et il m'a accompagné.

Sura : Je n'allais pas t'y laisser aller seul. Tu ne sais pas te battre.

Cadmyros : Là-bas il n'y avait plus que des morts. Un spectacle épouvantable de saleté et de misère ... (un silence) Mais parmi

ces morts des deux camps il y en avait un jeune qui respirait encore un peu, très peu. J'ai commencé à l'examiner, à vouloir le retourner pour savoir son état. Pendant ce temps, Sura avait gravi ce qui restait de la palissade et il faisait le guet.

Sura : Oh ! Je ne l'ai pas fait longtemps.

Artas : Ils sont revenus ?

Sura : Tout juste et nombreux avec ça.

Cadmyros : J'ai fait ce que j'ai pu ; il était si jeune !

Sura : Tu n'as rien à te reprocher, l'ami. On s'en est tirés tout juste. Heureusement que j'avais pris ce grand pavois !

Artas : Que s'est-il passé vraiment ?

Cadmyros : (très vite) Sura est redescendu ; il m'a pris par l'épaule et il m'a dit qu'il fallait partir. Je lui ai répondu que je devais soigner cet homme et que je ne partirais pas sans l'avoir fait pour sauver sa vie.

Sura : Il est très obstiné cet animal ! En parlant d'animal mieux vaut un rat vivant qu'un lion mort.

Cadmyros : Je n'ai jamais vu Sura si calme de ma vie. Il a regardé ce garçon, le sang répandu tout autour puis il m'a dit d'une voix douce, très douce : " viens l'ami, tu ne peux rien, il est déjà mort ". Alors je me suis récrié et de la même voix il a ajouté ...

Sura : " Je ne veux pas te perdre. Nos hommes là-bas ont besoin de toi, de tes soins. Celui-ci est déjà dans les bras de ses ancêtres ".

Cadmyros : Tout juste. Tout juste. Quelle mémoire ! (silence) Je n'ai rien voulu savoir, bien sûr.

Artas : Vous êtes donc restés sur place.

Cadmyros : Oh non ! Il m'a frappé sur la nuque et je ne me souviens de rien. Les autres m'ont raconté qu'il est revenu en courant comme un lièvre, moi sur son épaule, avec son grand pavois hérissé de traits tel un porc-épic.

Sura : Le coup c'était derrière l'oreille. Un tout petit coup, pas bien fort ...

Cadmyros : Mais efficace. Voilà pourquoi je te parle aujourd'hui, l'officier .

Sura : Bon. Bien. Tu l'as racontée ton histoire. Tu es content ?

Cadmyros : Tout de même ! Serpent d'hypocrite ! (il sort)

Artas : Quel courage maître Sura ! On ne m'a pas menti.

Sura : Bah ! Pour une fois que j'ai fait quelque chose d'à peu-près bien ...

Artas : Sauver la vie d'un homme n'est pas rien.

Sura : Certains, je les laisserais à coup sûr se débrouiller au milieu de nos amis d'en face.

Artas : Je sais ; un dénommé conseiller Narsès.

Sura : Il m'adore.

Artas : Le mot semble peu approprié.

Sura : Je le lui rends au centuple, crois-moi l'officier.

Artas : Il attend son heure.

Sura : Il l'aura. (un silence)

Artas : Je dois inspecter le mur.

Sura : Va et dis-moi les travaux à y faire. (Artas sort) Encore un rapport à rédiger bientôt ... Cadmyros n'a pas tort : je suis un cracheur d'encre.

Aethra : (entrant) Un beau cracheur d'encre !

Sura : (pensif) Sur tes lèvres, étrangement, cela ne paraît point une insulte.

Aethra : La Vérité, une insulte ?

Sura : Disons que, pour certains, il s'agit d'une disgrâce.

Aethra : Pas pour toi.

Sura : J'aime la Vérité tout comme je t'aime.

Aethra : Je ne suis pas la Vérité.

Sura : Qu'importe ?

Aethra : As-tu jamais voulu voir la Vérité ?

Sura : Je la connais.

Aethra : Bien sûr que non. Si tu la connaissais, tu serais parti depuis bien longtemps mais au lieu de cela tu vis tel la coquille sur son rocher. Tu t'obstines telle une goutte de rosée qui veut demeurer sur la feuille, au matin. La goutte de rosée ne sait pas que le soleil la boira et que plus tard la feuille, à l'automne, tombera au sol pour y pourrir.

Sura : Que veux-tu dire ?

Aethra : Tu pourrais être en paix avec toi-même et tu ne l'es point. Tu pourrais reprendre le cours de la vie comme un marin parcourt l'onde amère afin d'aller de port en port amener sa cargaison d'épices. Tu pourrais, avant que l'ange de la nuit ferme tes paupières, savourer l'ivresse du jardin clos ; ce qui reste de vin dans ta coupe durement gagnée mais tu ne le fais pas.

Sura : Je t'attends ; je t'attends encore.

Aethra : Je ne suis pas de celles qu'on espère et que l'on attend. Je suis la graine aveugle qui n'a pas encore germé, l'étoile qui doit naître.

Sura : Tu dis cela aussi aux autres ; à tous les autres ? Tu dis cela aussi à Lui qui va mourir ?

Aethra : Je dis ce que je veux.

Sura : Tu te joues de nos esprits et de nos cœurs.

Aethra : Comment pourrait-il en être autrement ?

Sura : Voilà qui est juste ; tu es la Beauté.

Aethra : Je n'appartiens à personne et si mes paroles ne te

suffisent pas, nous laisserons passer des heures, des jours ou des années jusqu'à temps que leur parfum réveille ton esprit. (un silence)

Sura : Bientôt je serai libre de mes gestes ; pourquoi ne viens-tu pas avec moi ?

Aethra : Vous êtes tous avec cette question : accompagner. N'est-ce-pas ce que je fais depuis votre jeunesse ? N'est-ce-pas ce que tu as obtenu ?

Sura : Non, non. Qu'ai-je obtenu dans ce désert, cet exil?

Aethra : De quel désert parles-tu ? De quel exil ? Où que tu sois l'exil réside ; où que tu te rendes il tient la bride de ta monture, la meilleure place sur ton char. Au lieu de t'affliger parce que la pluie tombe sonore, réjouis-toi plutôt qu'elle abreuve ruisseaux et rivières, qu'elle étanche ta soif comme elle le fait pour les arbres de la forêt, toutes les créatures.

Sura : La pluie me glace jusqu'aux os. Elle pourrit nos pensées et fait rouiller nos armes.

Aethra : Peut-être fait-elle cela, en effet mais elle prépare le Printemps.

Sura : Le Printemps ? Cette chose si passagère !

Aethra : Tu es le Printemps, Sura.

Sura : Je ne te comprends pas. Non. Vraiment je ne te saisis guère. (silence)

Aethra : (riant) Voici encore ton erreur : vouloir comprendre. Vous

tous en êtes là ; Lui plus que tout autre alors que sa vie va s'achever.

Sura : Veux-tu dire que la vie, notre vie n'a pas de sens ?

Aethra : Ai-je dit cela ?

Sura: Je l'ai entendu ainsi.

Aethra : Et bien tu t'égares. Il t'appartient de donner ce sens qui t'es si précieux. Un mendiant a-t-il quelque raison en son existence sinon mendier pour subsister ? Il est pourtant ton frère et demain c'est à toi qu'il arrivera de demander la charité.

Sura : Certains mendiants pratiquent la ruse pour abuser de notre générosité.

Aethra : Te plaindrais-tu d'avoir le cœur si généreux ? As-tu vraiment ce regret imbécile pour quelques pièces de vil argent qu'il va te soutirer ? Non, crois-m'en, s'il pratique la ruse à ton égard c'est qu'il n'a pas compris la vie dans sa totalité. Il croit, dans son orgueil, qu'elle impose la lutte; qu'elle exige, impitoyable, des coups de griffes et de dents. Il ne sait pas ou ne veut pas savoir que la vie, rassasiée d'elle-même, se laisse convaincre pour aimer et que sans cet amour que partout tu découvres, elle ne peut exister.

Sura : Tout de même ; tromper ou abuser voilà qui ne saurait s'admettre de bon cœur.

Aethra : Et que sais-tu de lui ? A-t-il eu ta chance ; le fleuve tranquille qui te porte ? A-t-il chaque jour de quoi éteindre sa faim ?

Sura : Je connais des mendiants très riches qui n'ont pas ce souci ; des mendiante très belles dont le lit partagé et les tenues de soie s'étalent au grand jour.

Aethra: S'exercent-ils à l'amour et à la pensée subtile ?

Sura : Ils le prétendent.

Aethra : Tu sais bien que leurs bouches mentent ; que leur bonheur d'un instant se brise l'instant suivant.

Sura : Peut-être mais un instant ils possèdent ce que jamais je n'aurai.

Aethra : Serais-tu jaloux de leurs mensonges ? De leurs faiblesses ? As-tu encore ce désir de gloire qui vous tient tous dans son aveuglement ?

Sura : Non. Je désire ... Je désire ...

Aethra : Nous y voici. Il aura fallu tout ce temps pour que tu distingue la rive de ton pays.

Sura : Mon pays ?

Aethra: Oui, celui que tu as entrevu dans ton enfance. La terre noire féconde où chaque parole enfante une illumination, chaque pas de fastueux cortèges. Cette glèbe profonde où ceux que tu chérissais te versent leur doux regard. Ce pays immuable et pourtant fugitif que tes rêves, seulement tes rêves, dessinent en contour par toi si oublié. Il y a là des jardins sans clôture, des pensées désirables, des êtres qui ne surveillent ni ne grondent ; ne recherchent ni le danger ni la faute.

Sura : Tu me décris le Paradis.

Aethra: Je te décris ton pays ; celui où tu iras demain.

Sura : Pourquoi déjà demain ?

Aethra: Parce qu'il vient de mourir et cela te libère pour tout.

Sura : Même de toi ?

Aethra : Surtout de moi.

- NUIT -

Passage III - Au delà de l'Exil et de l'Ombre

Un pan de mur à moitié construit dans un espace découvert.

Artas: Comment est-il mort ?

Narsès : Il a prononcé quelques paroles confuses puis il s'est tourné sur sa couche, contre le mur et il a perdu le souffle.

Artas : Et c'est tout ?

Narsès : Oui.

Artas : Je m'attendais à autre chose.

Narsès : (négligemment) On prête souvent des actes démesurés à ceux qui nous gouvernent. Surtout en ces moments ultimes ...

Artas : Vous êtes bien cynique, conseiller Narsès.

Narsès : N'y prêtez pas attention, cher Artas. Nous devons lui faire de somptueuses funérailles pour impressionner les nôtres et les Autres aussi. Puis il faut nous débarrasser de Sura.

Artas : Comment cela ?

Narsès : La chose ne devrait pas être bien ardue ; il suffit de trois hommes bien payés. Le soir il est seul le plus souvent.

Artas : Il n'en est pas question. Sura a mérité de se reposer.

Narsès : Je parle, en effet, de son repos.

Artas : Ne jouez pas avec moi, Narsès. Il n'arrivera rien de fâcheux à cet homme sinon je ne marcherai pas avec vous.

Narsès : Que lui trouvez-vous ? Un vieil imbécile et discourtois, en plus !

Artas : Je vous ai dit non.

Narsès : Il peut être un réel danger pour notre entreprise. Les nôtres l'écouteront et nos vies ...

Artas : Nous lui donnerons son congé au moment des funérailles. Ce sera grand et émouvant.

Narsès : (songeur) Hmm ! Pas mal ! Pas mal du tout. Et puis un peu plus tard sur la route ...

Artas : N'y pensez même pas.

Narsès : Comment ? Vous voulez le laisser en vie ?

Artas : Tout juste.

Narsès : Vous prenez une très grande responsabilité ! Un très grand risque !

Artas: Réfléchissez, conseiller Narsès. D'habitude ce sont les soldats qui sont censés ne pas réfléchir.

Narsès : Je vous écoute.

Artas : En finir tel que vous le souhaitez avec cet homme nous mettrait à dos l'ensemble des nôtres. Sura fut un héros ; c'est un homme de bien.

Narsès : Peuh ! Quelles piètres raisons, l'ami. Il suffira de payer un peu plus pour faire taire leurs scrupules. Je suggère triple solde.

Artas : Vous ne comprenez pas. À supposer que l'on suive votre idée qui empêcherait, ailleurs, que l'on se découvre la vocation de diriger tout l'Empire ? Alors que si nous sommes acclamés ici, tout de suite avant que l'on sache la mort de l'Impensor, cela s'annonce beaucoup mieux comme transition. Quant à la triple solde nous la ferons parvenir en notre nom à tous les autres postes de l'Empire avec notre proclamation.

Narsès : Croyez-vous que cela compromettra certaines ambitions ?

Artas : Bien sûr que non mais nous aurons sauvé un temps précieux pour gagner la capitale.

Narsès : Ma foi, cela se tient. Là-bas nous aurons encore plus de moyens. Vous êtes un fin stratège, Officier.

Artas : Je n'ai fait qu'observer l'Impensor de son vivant.

Narsès : Il était très rusé et très méfiant.

Artas : C'était un méchant homme.

Narsès : Le pouvoir appartient à ceux qui frappent en premier.

Artas : Le pouvoir appartient à celui qui accable sans cesse l'ennemi et récompense dans l'instant le mérite qui lui est acquis.

Narsès : Je vois. Nous ferons de grandes choses ensemble.

Artas : Je n'en doute en aucune façon. Allons préparer les funérailles ; cela demande quelques précautions et beaucoup de cérémonial. (il sort)

Narsès : Cet homme est mon rival désormais et quel rival ! Il va falloir jouer très vite, soudoyer et corrompre pour l'isoler mais il a raison pour ce Sura de malheur. On ne s'abaisse pas à cueillir du menu fretin ... Pourtant j'aurais bien aimé lui faire rentrer ses sarcasmes dans la gorge. (il sort)

Aethra : (surgie de derrière le mur) De la brume ! Ces gens sont de la brume. Tout un monde de brume ... (Aethra doit alors se mettre à crier et en cela accomplir une véritable performance avec pour base l'expression " Eï " sur un rythme long puis de plus en plus oppressé. Ce cri doit durer et devenir insupportable par son côté répétitif et mécanique jusqu'à s'éteindre dans une apothéose. Alors tous les acteurs de la pièce doivent surgir sur scène, abasourdis et hébétés)

Tous : Nous voici ; nous sommes avec ta voix, que veux-tu Aethra ?

Aethra : (hébétée) Je ne veux rien !

Tous : Dis-nous ce que tu souhaites !

Aethra : Je ne désire qu'une chose.

Tous : Laquelle ? Laquelle ?

Aethra : La Paix sur toute vie ! La Justice ! (Peu à peu ils se dispersent, tête basse, le pas lourd. Certains se cognent entre eux comme des ivrognes et seul demeure Sura)

Sura : Tu demandes l'impossible Aethra.

Aethra: Dois-je encore crier ?

Sura : Cela ne changera pas nos cœurs, le sais-tu ?

Aethra : Peu importe.

Sura : (la prenant dans ses bras et récitant le “ Pour Aethra”)

Aethra, Aethra je répète ton nom
ma tête s'emporte après ta beauté singulière
mais tu me fais me souvenir
d'une place fleurie dans mon enfance.

De quelques mots que prononçait ma mère
lorsque, à petits pas, elle m'a mené dans la vie
si cruelle
supportant mes reproches d'enfant
le vent vraiment emporte tout !

Toi qui ne sait pas vieillir et moi qui apprends à
le faire
mêlons nos vies ce seul instant
car c'est ainsi que l'on construit la voûte du ciel
bleu

C'est ainsi que depuis toujours tu nous entraînes
et je suis un autre parmi les autres à venir
pourvu que tu saches nous aimer tous
un instant si doux, si sonore !

Je suis toujours cet enfant, je suis aussi celui qui
veut rester
dans la merveille que tu assembles ai-je envie de
briller
quel piège est celui-là, sommet de jalousie
vas-tu m'abandonner ainsi couronné ?

Je ne sais rien de tes pensées
j'ignore tout de ton âme splendide
pour toi j'attends le jour, défaite silencieuse de la
nuit
pour toi je parcours ces fabuleux espaces.

Et si tu peux tout assembler, tout détruire
que m'importe après tout si rien n'existe
pourvu que tu poses sur moi
la Vérité de ton regard.

Aethra je chante juste et je chante longtemps !

(Il se sépare d'elle avec exaltation, comme enivré, en secouant la tête puis il s'enfuit)

Aethra: Les hommes vrais sont peu nombreux ! (Elle tombe sur le sol, épuisée) Vous êtes des chiens qui aboyez après le passage d'une caravane d'or et l'on dira de votre maître : il n'a pas vécu, il n'a pas voulu, il n'a pas su ... Vous maniez des paroles pour en faire de noires vérités ; vos bouches folles n'ont cure du faible et

de l'abandonné. Que demandez-vous à cette vie ? Du pouvoir, toujours de la puissance et pour cela vous semez le mensonge à tous vents. Car le vent connaît et aime le mensonge ; il le porte au-delà des mers, des montagnes et des cieux vers ceux qui d'une oreille attentive sont avides de le recevoir ...

Vos mains, vos mains elles façonnent la douleur d'autrui ; elles, si habiles et qui ne devraient avoir pour acte que la Beauté, vos mains corrompent l'ordre du monde, l'image même du Vrai ... Et moi, la Prophétesse, je vous dis que vous bafouez la vie qui est en vous pour peu de temps encore et qu'il est plus que temps de réunir celle-ci au banquet d'amis sûrs. Je vous dis que vous devez avoir toutes les audaces mais aussi songer à la sagesse qui vous sera précieuse dans vos vieux jours. Car telle est la sagesse qu'elle repose partout autour de nous, en ce monde que nous n'avons pas créé de nos mains si industrieuses. Elle réside en chaque fleur, chaque vol d'oiseau rapide, chaque démarche du félin cherchant sa proie prochaine, chaque crépitement du feu le soir à la veillée ...

Au lieu de cela vous faites des machines rutilantes, vous dépensez ce que vous ne possédez pas et vous tuez sans discernement le jeune ou le vieux. Qu'il est grand votre mépris de la Vie ! Quelle est profonde votre ignorance ! Quel fol orgueil ! Une dernière fois écoutez le vent sans penser au mensonge qui pare de ses couleurs l'espérance si vaine. Écoutez-le comme autrefois l'enfant que vous étiez s'étonnait des riens à sa portée car le vent aime la Vérité.

Devenez mendiants de la Vie ...

(Aethra pose le menton sur sa poitrine et demeure ainsi prostrée. Puis elle tend les bras et clame)

Voici ma prophétie, le chant du monde triste, l'errance du futur : Vous qui n'entendez pas le sens de mes paroles et qui cherchez une bonne raison pour renouer avec vos peines, soyez sûrs de finir dans l'exil. Soyez sûrs d'être privés de la douceur, de la consolation ; soyez assurés de la colère du Jour et de la Nuit qui

un par un vous desséchera. Vos cœurs faits de poussière ne fleuriront jamais et le moment venu ils tomberont dans le néant d'où vous venez informés sans avoir pu dessiner une forme pour vous-mêmes. Là demeure la Justice ! La Justice !

Livio : (silencieux, ayant entendu la prophétie) Non ... Cela ne sera pas ainsi ... Je ne suis pas ainsi ...

Aethra: C'est toi, le tout jeune écureuil ?

Livio : Oui. Livio, l'ami de maître Sura.

Aethra : Viens ici à mon côté.

Livio : Me ferez-vous du mal, Aethra ?

Aethra : (riant) Fait-on du mal à l'enfant qui demande son chemin ?

Livio : Je ne suis plus un enfant !

Aethra : Tu l'es. Tu l'es encore pour longtemps sans doute. Cela te passera bien sûr et tu revêtiras alors ton habit de brume.

Livio : Je ne vous comprends guère.

Aethra : Ne cherche pas à comprendre ; contente-toi de m'écouter.

Livio : (avec joie) Je ne demande que cela : entendre votre si pure voix ; respirer votre parfum si subtil, aussi subtil que celui de l'iris au printemps.

Aethra: Approche-toi petit insecte ; n'aie pas peur de moi. (Elle le

saisit doucement par les épaules, l'entraîne vers le fond de la scène obscure en lui caressant les cheveux. Dans la pénombre elle l'embrasse puis le lance de toutes ses forces vers le centre de la scène où il s'effondre inconscient. La lumière décroît et il demeure ainsi un long moment. Survient Sura qui se penche sur lui en laissant à terre un grand sac rempli qu'il porte sur l'épaule)

Sura : Alors, toi aussi, elle te possède ? (s'agenouillant et prenant Livio par les épaules) Je le savais bien ; elle nous emporte tous !

Livio : Qui ... Qui est-elle vraiment ?

Sura : Je te l'ai déjà dit, jeune homme. Une femme, une prophétesse, la Beauté à coup sûr.

Livio : Elle a les yeux verts.

Sura : Non ; bleus.

Livio : Verts ; j'en suis certain.

Sura : Pour toi je suppose qu'ils ont cette couleur. Bientôt elle te dira c'est toi que j'ai aimé, pas lui ...

Livio : Elle ne m'a rien dit encore.

Sura : Bien entendu ; plus tard cela viendra ... (silence) Que c'est étrange ; nous avons élevé ici des palais, adoré des pierres subtiles, vu ruiner tout cela. Nous avons reconstruit pour en changer encore et vois-tu ces choses, toutes ces choses actées je les ai accomplies sans y songer vraiment ... On peut ainsi, toute sa vie, lutter contre des forces profondes pour que ne vienne en

surface la noirceur. Le devoir, paraît-il ... Il faudrait pouvoir recommencer ... Crois-tu, Livio que le temps, l'espace et nous ne faisons qu'une fois la rencontre ?

Livio : Je ne sais pas, maître Sura.

Sura : Le temps est si vaste mais peut-être ne sommes nous pas les mêmes. Vois-tu Livio, à la surface de ce monde il n'est pas plus misérable qu'un homme. Notre souffle est court, notre vie brève. Nous croyons un instant lutter pour posséder telle partie de cette terre qui nous attend. Nous allons, nous venons ; nous faisons souffrir tout en étant la souffrance. Nous sommes fiers de nos quelques outils, de ces pierres entassées, de ces rêves à demi réalisés. Et puis il faut partir. Il en est ainsi depuis toujours jusqu'à toujours ...

Livio : Il y a plus malheureux que les hommes, maître Sura ; les femmes.

Sura : Tu apprends vite, jeune homme. (silence) Ce soir, quelques instants, veux-tu être mon fils, Livio ? Ce fils que je n'aurai jamais. Demain je serai loin et nous ne travaillerons plus pour le Maître qui a cessé de vivre. Mais ce soir ! (Livio se relève)

Livio : Pourquoi me demander ceci, maître Sura ?

Sura : Parce que je vais partir et d'un seul coup, d'un seul sortir d'exil ! Ou plutôt retraverser l'exil d'un seul élan formidable pour enfin revoir l'image du soleil invaincu. Pour cela j'ai conservé du vin de ces pays où il se lève ...

Livio : Du vin ? Du vrai ?

Sura : Oui ! Je l'a échangé contre ... Ah ! Depuis longtemps nos

tenues d'officiers n'étaient plus que souvenir ; nos images, nos décorations on les a troquées avec des marchands pour un peu de pitance. Je n'en avais gardé qu'une seule de ces décorations ; la première, gagnée lors de la prise de Mégaronte. Chèrement gagnée puisque j'avais reçu pas moins de trois blessures ! (il tend une gourde à Livio) Voilà ; je l'ai échangée hier. Veux-tu boire avec moi, mon fils ?

Livio : (ému) Je veux bien ... Père. (il boit longuement)

Sura : Voici qui est bien ! Très bien ! (il prend Livio par les épaules et l'étreint) Adieu mon fils. Prends garde à ta vie car elle est très précieuse et il suffit de si peu pour perdre un être cher. (un silence. Sura regarde au loin) Tiens ! Les toits sont secs aujourd'hui. Il n'a pas plu.

Livio : Où iras-tu, mon père ?

Sura : Je ne sais. Je n'irai pas dans la capitale ; je n'y connais plus personne et plus personne ne me connaît. Je suis vieux, Livio. Les vieux ne comptent pas plus que les pierres des chemins.

Livio : Les jeunes ne comptent guère.

Sura : Voilà du vrai mais encore la jeunesse est-elle emplie d'espoir ; le corps, souple, au moins vous obéit.

Livio : Que feras-tu ?

Sura : J'irai quelque part au bord de la mer car j'ai toujours aimé la mer. J'achèterai un peu de terre avec un beau jardin ; je le cultiverai. J'aurai un petit bateau aussi que je repeindrai à chaque nouvelle saison ; toujours du même bleu, celui des yeux d'Aethra.

Livio : Ils sont verts.

Sura : Si tu le dis, fils. Si tu le dis ...

Livio : Que vivons-nous mon père ? Une époque étrange assurément ... Un passage ?

Sura : C'est cela. Un passage, paysage où nous sommes assis au milieu de la plaine ; ici aux Champs Sarmates. (il boit) Peut-être les choses, si l'on attend assez longtemps, vont-elles revenir ?

Livio : Quelles choses ?

Sura : Les chose aimées, les morts d'il y a longtemps et ceux d'hier à peine. Les fleurs dont le parfum capiteux enivraient notre enfance insouciante ; sais-tu que les fleurs, mon fils, sont à elles seules la raison de vivre ? Par leur beauté, leur innocence, leur splendeur. À ceux qui me disent quoi de plus inutile je réponds: stupide chose que tu es !

Livio : (riant) Je les mangeais lorsque j'étais à peine debout et que je titubais. Je les mangeais au grand désespoir de ma mère qui me croyait déjà empoisonné!

Sura : J'ai fait de même moi aussi.

Livio : Quelles choses encore ?

Sura : Les oiseaux et les rêves.

Livio : Tous les oiseaux, tous les rêves ?

Sura : Non, bien sûr. Les tout petits oiseaux, ceux qui paraissent en bois peint à neuf. Les mésanges par exemple ou encore les

bouvreuils avec leur livrée rouge et leur tête noire. Les aigles aussi que l'on distingue à peine dans le ciel d'été, ceux que les bergers redoutent pour leurs agneaux.

Livio : Et les rêves ?

Sura : Ah ! Les rêves ! Oiseaux et rêves se confondent à la fin. As-tu jamais songé que les oiseaux sont des rêves vivants ?

Livio : Je ne sais pas. Peut-être !

Sura : Ils le sont j'en suis assuré. Désormais j'aurai le temps de bien les admirer un à un.

Livio : Dois-tu vraiment partir ?

Sura : Il le faut.

Livio : Pourquoi, dis-moi pourquoi mon père ?

Sura : Mais pour toi, fils. Pour toi.

Livio : Je ne saisis pas.

Sura : Mon exil est fini, je te laisse Aethra. Garde-la ; protège-la comme je l'ai fait durant toutes ces années si longues, si froides. Elle t'accompagnera quant bien même elle ne veut pas en entendre parler et puis l'autre est mort.

Livio : L'autre ?

Sura : L'Impensor.

Livio : Tu veux dire ?

Sura : Il était fou d'Aethra et fou de vouloir la posséder. Jamais il n'a pu admettre que cela reste impossible ; voilà pourquoi il m'a brisé, humilié, moi son meilleur ami, son meilleur soutien.

Livio : C'était donc ça votre secret !

Sura : Un secret bien ancien, ma foi car cet homme avait le don pour cacher sa pensée profonde, contrôler ses actes, ses gestes. Toujours il calculait ; tout était stratégie.

Livio : Personne ne l'a su ?

Sura : Un seul s'en doutait : Cadmyros. Ce cher Cadmyros qui noie sa solitude dans la boisson et soigne nos corps malades ; lui qui prétend que ce monde ne mérite qu'une chose : qu'on le traverse en riant.

Livio : Lui aussi aime Aethra ?

Sura : Plus maintenant.

Livio : Veux-tu me raconter ?

Sura : À quoi bon ?

Livio : Parler adoucit la douleur.

Sura : Qui te dit que je souffre ?

Livio : Je le sais.

Sura : Voilà ... Ce fut à la fin de la troisième campagne ; la dernière contre les Autres. Elle fut atroce car on ne luttait plus contre ces gens, on les massacrait avec méthode, pure méthode.

L'Impensor avait à l'idée de répandre partout la terreur, de créer un désert sans âme qui vive entre ici et la forêt où ils se terraient. On détruisait leurs lieux de culte, incendiait les récoltes, coupant les arbres portant le moindre fruit. Quant aux prisonniers que l'on faisait ...

Livio : On a toujours besoin d'hommes pour la main-d'oeuvre.

Sura : Il n'y avait pas de prisonniers ; ils étaient exécutés sans pitié. Tous des plus jeunes aux plus vieux.

Livio : Même les enfants ? Les femmes ?

Sura : (tête basse) Oui ... On entassait leurs crânes sur des trophées et on alignait les corps sur des pieux.

Livio : Tu l'as fait ?

Sura : Un temps je l'ai fait.

Livio : Horrible ! Tu as renoncé ?

Sura : J'ai dit à l'Impensor que c'était indigne, contre nature ; que cette folie ne semait que la haine et devait cesser. Je l'ai dit devant tous lors d'une prise d'armes, jetant à terre mes décorations, pleurant de honte, de dégoût et de rage.

Livio : Il aurait pu te faire mourir pour ceci.

Sura : Il a fait pire ; il m'a assigné à l'intendance et au ravitaillement, à la réparation du mur ; ce maudit mur ! C'était la raison apparente.

Livio : Et la vraie raison n'était autre qu'Aethra ?

Sura : J'ai su plus tard que c'était elle qui lui avait conseillé de me mettre ainsi à l'écart.

Livio : Pourquoi l'a-t-elle fait ?

Sura : Je n'ai pas compris en cet instant mais après, bien après, j'ai su qu'elle m'avait protégé.

Livio : Elle t'aimait ?

Sura : Non. Je ne crois pas ; je n'en sais rien à vrai dire. Aethra poursuit d'étranges buts à nous autres cachés...

Certains te diront que la servir entretient toute gloire, qu'ainsi on s'envole au-dessus du monde obscur. Que cette marche insensible fait de nous des fils de la pensée la plus pure parce que la Justice, en remontant aux cieux à la fin des âges dorés, la laissa sur cette terre. Je l'ai servie et je n'ai pas été consolé ; j'y ai perdu mon souffle et mon ardeur ...

Livio : Dois-tu vraiment partir ?

Sura : Je n'ai que trop tardé. L'Aurore vaste s'approche ; ainsi elle s'élève au rang d'un rêve surhumain. Peut-être est-elle la seule chose juste encore ...

Livio : Ne pars point. Au moment où je retrouve un père, je dois le perdre ?

Sura : (prenant Livio dans se bras) Adieu fils ; ne sois pas triste. Si je restais, il faudrait qu'ils tuent ; cela m'est égal mais ils te tueraient aussi.

Livio : Pourquoi ne pas prendre notre tête, devenir le nouveau chef ? Les hommes t'aiment et te respectent : ils te suivraient.

Sura : (repoussant Livio doucement) Non. Je n'en veux pas ; j'ai vu ce que cela entraîne pour nous tous ... J'irai dans mon jardin à l'ombre des peupliers blancs songer aux murmures de la forêt profonde. J'écouterai chaque jour qu'il me reste de vie le vent léger ou impérieux me dire qu'il y a partout des justes, que les tyrans sont éphémères malgré leurs crimes, que par lui nous viennent de l'autre bout du monde des navires où seront peut-être des visages aimés, des figures graciles. J'irai ...

Narsès : (entrant) Touchants adieux, ma parole ! Je vous croyais déjà en chemin, Sura.

Sura : Je m'en vais, à l'instant.

Narsès : Le plus loin possible, j'espère.

Sura : N'ayez crainte à ce sujet, conseiller Narsès. Je vais mettre entre nous tant d'espace que vous n'en avez pas l'idée.

Narsès : Cela vaudra mieux en effet. Du moins, au début.

Sura : Encore vos menaces. Comment faut-il vous dire que je ne crains rien ni personne ?

Narsès : Encore votre arrogance ... Serez-vous avec moi, jeune Livio ?

Livio : Je serais parti en sa compagnie s'il l'avait souhaité.

Narsès : Je vois. Que c'est émouvant ! Alors dans ce cas je crains qu'il vous faille demeurer ici fort longtemps.

Livio : Comme il vous plaira.

Sura : Une dernière question, conseiller Narsès, avant de m'en aller.

Narsès : Dites toujours.

Sura : Qui comptez-vous conseiller désormais ?

Narsès : (troublé) Mais ... Artas ; du moins un temps.

Sura : (souriant) Vos conseils lui seront certes utiles ; du moins au début.

Narsès : (se retirant) Ne vous retardez pas, maître Sura. Cela me chagrinerait ; quant à votre habitude de plaisanter sur tout et à propos de tout, vous êtes bien le seul à qui la chose profite. (il sort)

Sura : N'oubliez pas d'aller au diable, conseiller Narsès et d'y rester ! (il prend son sac sur l'épaule) Me voici tel un colporteur désormais ... Adieu, fils !

Livio : Adieu ... Comment dire ce mot ?

Sura : Dis-le sans y penser ... Quant bien même les océans, les terres immenses nous sépareront, nous serons réunis par l'idée du chemin. Laissons ces fous vivre pour ce qui brille et à notre tour songeons à moissonner les moissons de notre cœur et de notre esprit. Soyons attentifs à l'Espace, à la lumière car ils nous sont confiés sans retenue ; soyons parés de leurs couleurs sans en retenir une seule pour nous en revêtir. Le monde est à ce prix, Livio.

Livio : Aethra t'a donc appris ceci ?

Sura : Elle m'a ouvert la voie.

Livio : Alors je vais rester avec un peu moins de tristesse.

Sura : Oui ... Bon cœur ne saurait manquer quand courage défaille.

Livio : Ce sont les vieux qui parlent de cette façon.

Sura : Je suis un vieux.

Livio : Non, Père tu n'es pas vieux. Jamais. (un silence)

Sura : Allez, retourne près du mur, veux-tu ?

Livio : Livio : Oui ... Oui ... Près du mur ... J'y vais ... (il s'éloigne lentement puis se retourne) Qu'est-ce que la vie, Sura ?

Sura : Attendre et espérer, Livio. Attendre et espérer.

- NUIT -

Dans cette obscurité totale Sura et Aethra doivent se parler lentement.

Sura : Aethra ? Je sais que tu es là.

Aethra : Je t'avais dit que tu partirais d'ici. Tu es libre.

Sura : Si l'on veut. Je suis libre.

Aethra : Regrettes-tu quelque chose ?

Sura : Ne sois pas cruelle ; pas maintenant.

Aethra : (une très faible lumière se met à luire nous montrant Aethra, immobile, juste derrière l'épaule de Sura) Je fais ce que je veux.

Sura : Ne l'abîme pas trop, s'il te plaît.

Aethra : De qui parles-tu ?

Sura : Tu le sais : de Livio.

Aethra : J'ai tant à faire, mon ami.

Sura : Depuis quand suis-je ton ami ?

Aethra : Depuis le premier jour.

Sura : J'espérais un peu mieux. Un peu plus sans doute...
(ironique) Je vais donc te quitter en amitié, comme qui dirait.

Aethra : Bien entendu. (un silence)

Sura : Tu es encore là ?

Aethra : En doutais-tu ?

Sura : Veux-tu me faire une ultime promesse ?

Aethra : Laquelle ?

Sura : Protège-le comme tu m'as protégé.

Aethra : Tout va dépendre.

Sura : Dépendre ? De quoi va-t-il dépendre ?

Aethra : De son cœur ; de son souffle.

Sura : Je ne saisis guère.

Aethra : Cœur mauvais, souffle court. S'il se laisse séduire par ce qui brille, je n'aurai pour lui aucune faveur.

Sura : Dois-je te supplier ?

Aethra : Je fais comme je l'entends.

Sura : Oui. Telle est la Justice faite pour rassurer ceux qui n'ont pas ses griffes sur la poitrine.

Aethra : Ton cœur serait-il devenu amer, maître Sura ?

Sura : Que sais-tu de l'amertume des hommes ? Que sais-tu du

désespoir ? Tu es la Beauté et la Justice de ce monde ; pour cela nul n'a de prise sur toi. Hormis peut-être une seule chose ...

Aethra : (riant) Si tu penses à l'Amour !

Sura : Non ; l'Amour n'est pas de mise ici. Je l'ai cru autrefois ou j'ai voulu le croire parce que notre idée première demeure le partage.

Aethra : Je ne partage rien.

Sura : Cela aussi, je le sais.

Aethra : Tu as mis longtemps à le comprendre.

Sura : J'étais si jeune !

Aethra : Va-t'en Sura. Va-t'en ; tu es vieux.

Sura : Merci de me faciliter la tâche cette fois encore.

Aethra : Que veux-tu dire, vieil homme ?

Sura : Je me suis trompé ; cela peut arriver non ?

Aethra : Où est la ruse ?

Sura : Ici et nulle part. (il se retourne)

Aethra : Tu peux donc me voir ?

Sura : J'ai, en effet, ton idée en tête.

Aethra : Quelle est cette idée ?

Sura : La Justice n'existe pas et tu n'existe pas.

Aethra : Il le disait aussi, à la fin ...

Sura : Quand ce sera mon tour, évite de parler.

- NUIT -

Final sans Issue

Même décor que précédemment. Le premier soldat est juché sur le mur qu'il répare, truelle à la main. Le second soldat monte la garde en contrebas.

Second soldat : Tu t'en tires ?

Premier soldat : Ce sont toujours les mêmes qui triment. Pas vrai ?

Second soldat : Je te protège, non ?

Premier soldat : La belle affaire ! On n'est plus qu'une poignée de vieux caleçons sous le commandement de ce freluquet et tu prétends me garder contre les Autres ! Tous les Autres !

Second soldat : Je ne suis pas manchot.

Premier soldat : Alors grimpe ici avec une truelle !

Second soldat : Ben non ! Qui va monter la garde alors ?

Premier soldat : Si tu savais ce que je m'en tape de la garde !

Second soldat : Non mais, il me gonfle ! Il me gonfle !

Premier soldat : Vu d'ici y a rien à voir.

Second soldat : (jetant ses armes) Ooh ! Et après tout

débrouille-toi tout seul Ce sont tes fesses ! (il s'assied tout en bloc)

Premier soldat : Avec tout ça j'ai deux ongles inégaux.

Second soldat : On s'en fiche et on s'en bat l'oeil.

Premier soldat : Avoir deux ongles inégaux c'est pas bon ; pas bon du tout.

Second soldat : Première nouvelle !

Premier soldat : Question d'harmonie quoi ! C'est très primordial : comment que tu crois que je vais caresser un corps de femme, hein ? Un coup je te râpe, un coup je te griffe ?

Second soldat : Par le profil sacré de la grande porcelle glabre, il est fou ! Complètement pété du casque ! Fou à manger du foin !

Premier soldat : Je ne mange pas de foin.

Second soldat : Cela ne saurait tarder.

Premier soldat : D'abord qu'est-ce que tu sais de l'Harmonie ?

Second soldat : (sortant un cornet de dés) Moi ? A peu près rien, je crois. (il commence à faire bouger les dés dans le cornet)

Premier soldat : (déposant la truuelle) Ah ! Je le savais que tu étais un inculte !

Second soldat : Bon. Tu es content ?

Premier soldat : Vu d'ici, je te méprise.

Second soldat : Alors descend pour voir si tu as la même opinion avec les deux pieds sur terre.

Premier soldat : Tu es petit ; tu as de si petits bras !

Second soldat : Mes petits bras sont encore assez costauds pour t'arranger le tempérament. (un silence)

Premier soldat : Passe-moi encore un peu de ciment, veux-tu.

Second soldat : Et pourquoi je le ferais ?

Premier soldat : Ben, pour terminer ce mur ; tête plate !

Second soldat : Tu crois pas qu'on en a assez fait, non ?

Premier soldat : (regardant la truëlle et ses mains) Pour aujourd'hui ou pour demain ?

Second soldat : Pour tout.

Premier soldat : Tu n'as point tort, crapaud.

Second soldat : Allez, descends.

Premier soldat : On va se faire avoiner encore.

Second soldat : Je te dis que non ; descends.

Premier soldat : Et si je descends en bas qu'est-ce que je vais y faire ?

Second soldat : Mieux que monter en haut, poisson pané !

Premier soldat : Et en plus il m'insulte !

Second soldat : Tu le mérites. Alors, tu viens qu'on se fasse une partie ?

Premier soldat : Une partie de quoi ?

Second soldat : Devine ! J'ai pas encore vu le fond de ta bourse.

Premier soldat : Affameur !

Second soldat : Tire-au-flanc !

Premier soldat : (lui jetant une brique à la tête) Prends celle-ci, pétoncle verbeux !

Second soldat : (évitant la brique et imitant un bruit sourd) Ahi !
Ma tête ! (il s'écroule)

Premier soldat : Misère ! Je l'ai tué Je l'ai tué ! (il descend précipitamment et saisit son collègue par les épaules) Parle-moi, crétin des îles ! Parles-moi, poète à deux sous !

Second soldat : Pour un peu j'ai cru que tu allais me rouler un palot !

Premier soldat : Ah ! Le vicieux cornard de sac à fèves ! Le gonfle nazifuté ! Le crevard scrofuleux ! L'immonde tataouin qui mérite mistoufle !

Second soldat : (s'époussetant) Ben alors, on se la fait cette partie ?

Premier soldat : (interdit puis s'asseyant avec solennité) On se la fait et grave encore !

Second soldat : Cette fois-ci tous tes gnares vont se réveiller nécessaires.

Premier soldat : Je m'en fous !

Second soldat : Vraiment ? Ah ! Tout fiche le camp.

Premier soldat : Sans regret.

Second soldat : Et si les Autres viennent ?

Premier soldat : (se mettant à jouer) Espérons qu'ils aiment ça, jouer aux dés.

- Noir et Fin -

Cette pièce écrite par Jean-Louis Augé est dédiée aux gens de l'Exil.

Elle a été achevée à Castres le 27 Octobre 2013.

S.I.C.

Conclusus est

Aetas LIX



